

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

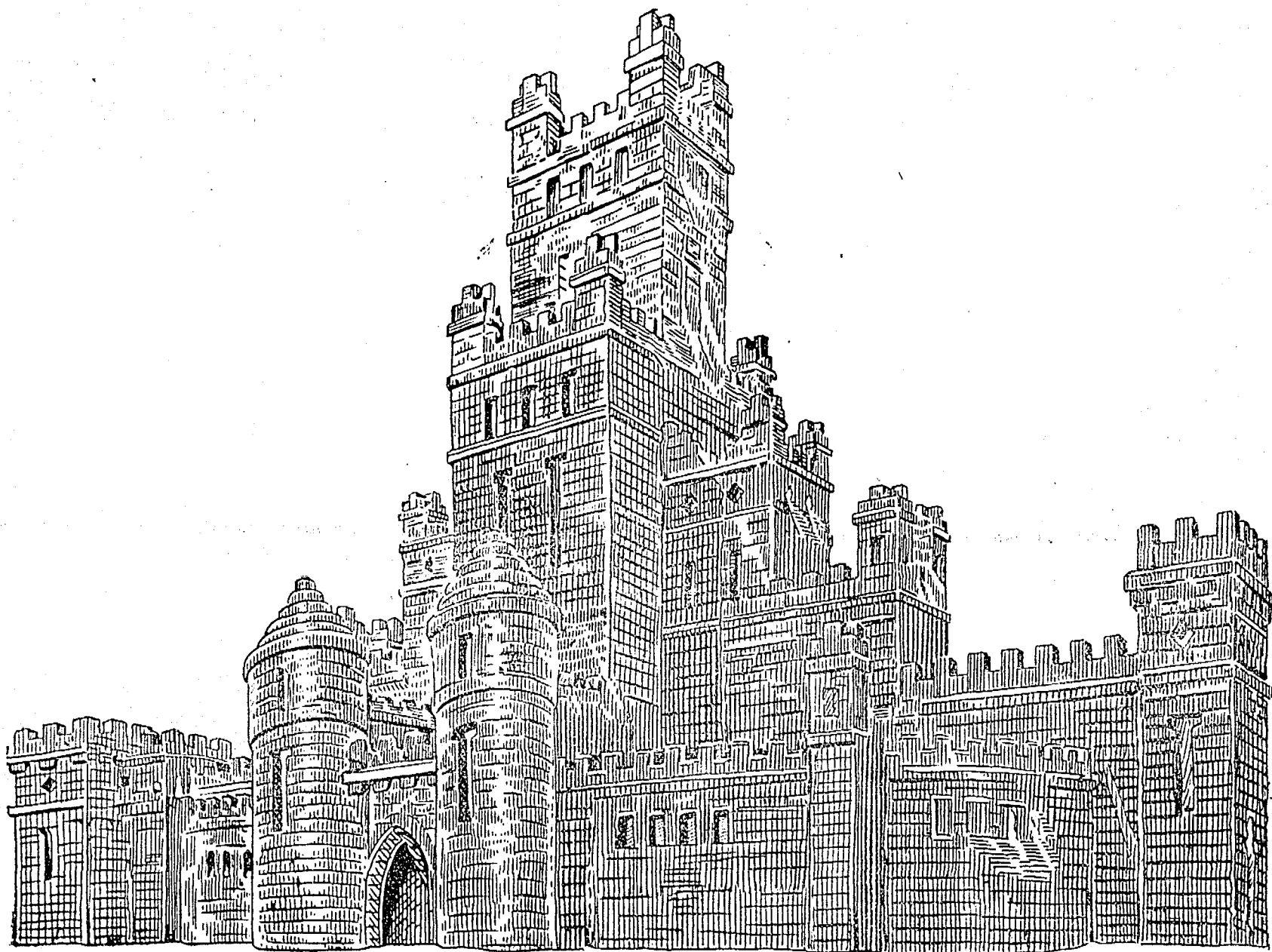
LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. II

MONTREAL, SAMEDI, 31 JANVIER 1885.

No. 5



Le Palais de Glace.

LE BONHOMME-HIVER.

Le bonhomme hiver a mis ses parures
Souples mocassins et casque bien clos,
Et, tout habillé de chaudes fourrures,
Au loin fait sonner gaîment ses grelots.

A ses cheveux blancs le givre étincelle ;
Son large manteau fait des plis bouffants,
Il a des jouets plein son escarcelle
Pour mettre au chevet des petits enfants.

Quand le soleil luit la neige est coquette ;
Moi et lumineux, son tapis attend
Le groupe rieur qui sur la raquette
Au flanc des côteaux chemine en chantant.

Dans les soirs sereins, l'astre noctambule
Plaqué vaguement d'un reflet d'acier
La clochette d'or qui tintinnabule
Au harnais d'argent du fringant coursier.

Au feu du soleil où des girandoles,
Emportée au vol de son patin clair,

Mainte patineuse, en ses courses folles
Sylphe gracieux, fuit comme un éclair.

Un rayon là-bas, aux vitres rougeoie :
L'on entend des sons d'orchestre lointain :
Ce sont ces deux sœurs, la danse et la joie,
Qui vont s'amuser jusques au matin.

Et dans l'azur vif baigné de lumière,
Spectacle charmant, aspect sans rival,
Aux toits de la ville et sur la chaumière
Flotte le drapeau du gai-carnaval.

L. H. FRÉCHETTE.

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEUR, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

AVIS.

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous envoyer de suite le montant de leur abonnement par la malle, et ils recevront un reçu aussitôt.

LE FESTIN DE PIERROT.

À MON AMI A. N. MONTPETIT.

Les plus courtes folies sont les meilleures.

PROVERBES.

Pierrot était un type, un vieux du bon vieux temps,
Courtois et généreux, gaulois de vieille roche.
Dans son sang de vieillard il avait du printemps ;
Car, malgré son grand âge, il aimait la bamboche,
Comme aux jours de vingt ans.—

Il avait travaillé, quarante ans de sa vie,
A mettre de côté, tous les jours, un peu d'or.
Aussi s'était-il fait un rondelet trésor.
Il était jovial ; sa verve eut fait envie
A beaucoup de galants.

Un jour, Pierrot m'invite au festin homérique
Qu'il donnait, tous les ans, aux amis d'alentour.
Et moi, qui fus toujours un peu démocratique,
Je crus le moment bon d'accepter, sans détour,
La fraternelle agape.—

Pourtant, souvenues fois, j'avais vu les "fritots,"
Qu'on fait, à la campagne, à la saison des neiges ;
Mais j'ignorais encor, malgré ces privilèges,
Que l'on put empiffrer autant de bons dévots,
En leur mettant la nappe.

Le cœur plus gai qu'un roi, notre humble amphytrion,
Pour la fête du jour avait fait sa toilette.
Il avait exhumé sa chemise à frison,
Son pantalon pressé, son beau surtout noisette
Sa veste à parement.—

Javotte, son orgueil et sa digne alliée
S'était parée, aussi, de sa robe à gros pois,
De son beau spencer jaune et d'un col à l'empois.
La caline en rubans ne fut pas oubliée,
Pour dernier agrément.

Déjà, l'ami Pierrot avait fait plusieurs rondes,
Versant aux invités des rasades profondes ;
Les discours s'animaient d'une franche gaité ;
Et les femmes perdaient de leur timidité
Quand on se mit à table.—

" Ah, ça ! dit le bon vieux, ne faut pas lanterner !
" Les bouteilles sont là, c'est pour leur rendre hommage,
" De plus grosses encor dorment dans le placage :
" C'est de grand cœur ! buvez ! n'allez pas vous gêner :
" Ce serait regrettable.

" Salut, mes bons amis, à la bonne amitié ?"
—Et la foule répond : " Pierrot, à ta santé ?"
On passe la bouteille, on fait choquer les verres,
On tousse, on crache, on rit, on ne s'entend plus guères :
Les voix prennent du ton.—
Un peu plus tard, le bruit change de caractère.
Il devient métallique et sonore à la fois :
C'est le choc des couteaux sur les plats aux abois.
Le calme est relatif et presque involontaire,
Et l'appétit tient bon.

La table gémit sous les mets de toute sorte,
Rangés en bataillon, bouillants comme des preux ;
Mais la charge au couteau qu'on dirige contre eux
Brise leurs rangs criblés et la mort les emporte.—
Liqueurs et rhums brûlants,
Coulent à flots plus durs que l'eau dans les rivières.
Quelques gars sont émus, d'autres semblent courts d'air.
Deux bons vieux, dans un plat, péchent à la cuiller,
Et boivent, gravement, du ragout dans leurs verres,
En guise de vins blancs.

Tout passe et disparaît, tout s'engouffre et s'abîme ;
Autant vaudrait chercher à combler un abîme :
Volailles et poulets, porc-frais, jambons, ragôts,
Dindons, rôtis, bouillis, mouton sauté, bœuf aux choux,
Ont déjà pris la pente.—

Tourtières et pâtés, bettes et cornichons,
Tartines et gâteaux, bi-ques et confitures,
Croquignols et biscuits, raisins et pommes sèches,
Sont déjà confondus aux liqueurs des flacons,
Dans la même descente.

Ce fut un Waterloo. Jamais Gargantua,
Ni Néron, ni les siens, n'auraient pu battre ça.
Je les défie encor, ces antiques fourchettes !
D'avoir défait, d'un coup, autant de côtelettes,
Que ces gens de mon temps.
Que fut-il advenu ? s'ils avaient eu pour cible,
Comme ces bons Romains, que des langues de paon,
Des cœurs de perroquets et des musles de faon :
Tous ces d'empereurs, seraient exempts du crible,
Depuis déjà longtemps.

La mangeaille est finie. On remplit les bouteilles,
On allume la pipe, et viennent les chansons.
Le bonhomme Pierrot, en bon enfant des treilles,
La figure allumée, entonne à pleins poumons :
— " Verse, verse à plein verre !"
Et on répète en chœur :— Verse, jusqu'à demain ?
Et jusqu'à la Javotte, un tant soit peu piquée,
Qui chantonne, à l'envi, d'une voix étriquée :
— " Le vin, à tous nos maux est remède certain,
Sur cette pauvre terre."

Les filles et les gars sont rangés près du feu,
Et se contentent fleurette en mangeant des dragées.
Un couple fait l'amour sur le vieux coffre bleu,
Le siège légendaire où vont s'asseoir les fées
Pour enlacer les cœurs.—
Renfrognée en un coin, quelque vierge timide,
Le mouchoir sur la bouche entame une chanson,
Tandis que son galant, le regard au plafond,
Risqué à faire une basse, et fait vibrer le vide,
De ses accords ronfleurs.

Martin le menestrel, l'artiste du village,
Dans le coin d'un trumeau râcle son violon.
A ce son, tout s'arrête et tout le monde est sage :
C'est le temps de danser le premier cotillon.
Pierrot prend la voisine,
Et le voisin, Javotte ; et moi, madame Hector.
Quand tout fut au complet, la musique commence,
Et pendant plus d'une heure, on fait la chaîne, on danse,
Aussi gaîment qu'Aaron, jadis, près du veau d'or.
Au bas de la colline.

Martin, un peu gaillard jouait, sans relâcher
En battant du talon à briser le plancher.
De tout son répertoire il se montra prodigue ;
Car on dansa de tout, depuis la simple gigue,
Jusqu'au grand menuet,

Je regardais ma montre : elle marquait quatre heures,
Et mon œil commençait à sentir son pavot.
J'allai serrer la main à Javotte, à Pierrot,
En m'excusant, tout bas, que des raisons majeures
M'appelaient à regret.

Voilà, mon cher, l'esquisse historique et fidèle
D'une agape où, joyeux, on allait s'user l'aile
Au temps des jours perdus.
A présent, loin du bruit retirés en arrière,
Digérons, gravement, tous ces festins de Pierre,
Qui ne reviendront plus.

Dr A. MORISSET.

Sainte-Hénédiène, janvier 1885.

CHRONIQUE.

Comme nous sommes dans le carnaval de glace,
je vais enfermer le lecteur dans un monument
glacial, en lui rappelant les rigueurs de l'hiver et
les tempêtes de neige. Je vais le conduire, par un
froid sec, sur un chemin de neige, aux ornières soli-
des, où le pied se butte et les pas crépissent sous
la neige durcie, avec un craquement qui glace.

C'est une tempête du Canada, la poudrière sem-
ble menacer le ciel, les souffles aériens s'engouf-
frent avec un bruit de fusillade, longtemps répété
par l'écho dans les rues. La gelée met des luisants
d'acier à tout ce que l'eau a touché. Partout, dans
le soir qui tombe, à travers la neige qui aveugle
ou croit voir le tableau de la guerre se dressant, de
la guerre que la Terre médite contre le Ciel inélé-
ment, la Terre révoltée sous le fouet des bises et le
soufflet des autans. L'immense ambuscade se re-
cueille dans l'ombre. Les grands arbres ne sont
plus, comme au temps automnal, des rois somp-
tueux vêtus de pourpre. Dépouillés, échevelés, se-

couant dans l'air, avec un fracas d'armures leurs
branches noires, on dirait des héros prêts à la su-
prême mêlée. Autour d'eux les taillis sont comme
agenouillés pour une embûche. La nuit approche.
Les brises incertaines d'abord, puis la brume qui
s'épaissit, semblent les prémices d'une bataille.

Regardez le ciel ! regardez le ciel ! cette mitraille
qui monte dans un nuage, l'atteint comme une ci-
ble gigantesque. Une première déchirure, puis une
seconde, puis d'autres en nombre infini se dessinent
sur son voile ; on dirait un rideau criblé par les
balles. Et tous ces petits trous luisent dans un
rayonnement. Car ce qui est derrière cette toile
d'un bleu sombre, que nous nommons firmament,
ce sont ces infinis d'or où respandit la gloire des
Dieux, l'embrasement de lumière où nous atten-
dent les âmes délivrées avant les nôtres. Les étoi-
les sont comme d'imperceptibles fenêtres qui s'ou-
vrent sur cette splendeur.

Toutes les choses, l'hiver, ont la nostalgie du
blanc.

Un frisson les parcourt dès que les aubes pâlies
éparpillent, de leur jeune souffle, les fugitives
clartés de l'horizon, trop légères et trop rapides
pour emplir le ciel. On dirait que la terre est plei-
ne d'impatiences et réclame sa robe de fiancée que
taille, dans le suaire même de ses gloires trépas-
sées, la main indifférente du Temps. Des buissons
se hérissent de petites flèches de givre ; mais ce
n'est pas le sang des roses qui jaillira sous leurs
blessures. Ce sera le lait clair des neiges qui coule
le long des branches en s'y figeant. Répands-toi,
fleuve aux blancheurs étincelantes, aux flots glacés
et comme chargés de lis fauchés par l'autan. Qui
dira le poème divin de la neige ?

Je t'adore, ô pâleur des vierges trépassées
Dans l'éblouissement des rêves amoureux,
Emportant dans l'azur les essors douloureux
De leur âme pareille aux colombes blessées.

Quel vent a flagellé l'aile que tu parais,
Doux et flottant duvet tombé du vol des anges,
Et secoué dans l'air tes floraisons étranges
Qui font comme un printemps à l'hivernal eyprès ?

Les cygnes se sont-ils heurtés contre la nue,
Cherchant aux cieux l'azur de leurs grands laes fer-
— Ou Psyché, renouant ses voiles parfumés [nés ?
De ses jeunes candeurs s'est-elle souvenue ?

Cependant, malgré le froid, on éprouve encore
la chaleur de l'enthousiasme. C'est ce temps de
l'hiver qu'on choisit pour s'amuser. Outre la danse
nous causerons, parce que c'est encore ce qu'il y a
de mieux, où nous causerons, nous parlerons de la
mode, cette chose sévère et imposante, et de la
politique, ce qu'il y a de plus fatil et de plus
éphémère. Nous jetterons l'esprit par les fenêtres
avec un grand bruit de carreaux cassés parce que
nous aimons le tapage ; nous nous griserons de
sarcasmes, de gaieté, de jolis mots, de méchancetés
friandes, puisque nous ne pouvons pas avoir les
grandes ailes qui mènent aux régions supérieures.

Et les dîners, les fêtes, les épaules nues, les
visages divins, les faux diamants, les perles, les
robes d'or et de rose, les lames d'argent avec leur
froideur délicieusement glaciale vont nous enivrer,
tandis que la tempête sévira au dehors.

Le carnaval de glace active en même temps le
carnaval du salon. Nous pouvons admirer dans
tout leur épanouissement ces belles roses d'hiver
qui fleurissent en plein janvier.

Où le carnaval est commencé et le rideau se

lève sur le drame ou la comédie, dont nul, quelque malin qu'il soit, ne peut dire les péripéties et le dénouement! Au milieu de la coquette d'une quadrille le monsieur lance un mot galant en passant, la jeune fille réplique d'une manière charmante. Il ôte de sa boutonnière un joli bouton de rose pour le donner. Et ce bouquet de l'ami préféré, on l'emporte pour sa chambre, et meurt-il dans un verre d'eau en attendant qu'on le couche, comme en un cercueil doré, dans la cassette des souvenirs?

Tout de même celle qui reçoit ces fleurs sent qu'elle est adorée, et son cœur s'en réjouit, comme celui des reines antiques, le jour où leurs sujets apportaient le tribut au pied de leur trône.

Le plaisir du moment doit-il nous ôter l'inquiétude de l'inconnue? On ne pense pas assez peut-être à ce personnage mystérieux qui nous apporte les délices du monde ou les soucis de la vie.

Théophile Gauthier a écrit des vers admirables sur l'inconnu. Pendant que je vis, disait-il, je passe par les forêts, plein de forces et de rires; je traverse les villages, souriant aux belles filles; j'allume ma cigarette à la pipe de l'ouvrier rencontré par les chemins: et, peut-être, le chêne qui abrita mes amours fournira la planche de mon cercueil, la fille à qui je souris fille mon suaire, l'ouvrier rencontré par hasard a forgé la croix de ma tombe?

C'est ainsi que l'inconnu nous enveloppe de toutes parts, et nous autres femmes, plus que les hommes encore. Ils savent, eux, vers quel but ils dirigeront leur vie, à quels travaux ils la consacreront, et si tous n'arrivent pas à toucher au terme de leurs ambitions, ils ont du moins une règle qui les soutient. Mais nous, qui vivons par le sentiment, n'y a-t-il pas de quoi devenir folles en songeant à la part que le hasard tient dans notre vie? Je ne comprends pas qu'une jeune fille de dix-huit ans entre dans un salon sans un frémissement semblable à celui qu'aurait un condamné à mort, en plongeant la main dans une urne d'où il retirerait, comme un numéro de loterie, l'ordre de son exécution ou les lettres patentes de sa grâce! C'est parmi des inconnus qu'elle trouvera celui qui doit l'aimer et celui qui doit l'épouser. Tel est venu ce soir-là, on ne sait pourquoi, qui fera son malheur: tel autre, l'être exquis qu'elle eût adoré, n'y est pas, pour la plus futile des raisons. Et voilà comment se règlent nos destinées. Une légende persane, pour expliquer certains amours subites et profondes, dit que les dieux créent les âmes deux à deux. Mais ces dieux, en les jetant dans le monde, ont oublié de donner aux êtres faits l'un pour l'autre un signe de reconnaissance; et, en cela comme en tant d'autres choses, ils nous laissent la liberté de contribuer à notre destinée, en choisissant bien et en faisant en sorte qu'on soit bien choisi.

MAUD.

LE MARIAGE CHINOIS.

Il arrive souvent chez les Chinois que l'on contracte des alliances pour des enfants qui ne sont pas encore nés. Deux mères se promettent mutuellement de marier leurs enfants. On écrit la promesse de mariage sur un livre doré sur tranche, qui ne contient qu'une feuille; on dépose des arrhes, et ces formalités une fois remplies, il est impossible de se rétracter; il faut que le mariage ait lieu, excepté dans un seul cas, celui où l'un des futurs époux serait lépreux.

Comme on le voit, il n'est pas question le moins du monde du consentement des parties intéressées. Les jeunes filles vivent dans une réclusion absolue jusqu'à l'époque de leur mariage. Aussi, les romans

sont-ils fort rares en Chine, mais les ménages n'y sont pas moins nombreux; au contraire.

Lorsqu'une Chinoise est en âge d'être mariée, le code des lois a prévu cinq cas où elle ne devait pas être épousée:

- 1o Si elle est d'une famille dont les mœurs soient répréhensibles;
- 2o Si elle est d'une famille de rebelles;
- 3o S'il y a eu dans sa famille quelque supplicé;
- 4o S'il y a dans sa famille une maladie traditionnelle;
- 5o Si son frère aîné est mort.

Les Chinois, comme vous le voyez, sont fort pointilleux et gens de précautions.

Ordinairement, ce ne sont pas les parents qui font les premières démarches pour conclure un mariage; il y a des négociateurs d'office des deux sexes qui en font métier, comme pour les autres genres de commerce, moyennant un droit de courtage.

Il n'y a donc rien de nouveau sous le soleil. Des Chinois, avant nous, avaient eu l'idée de la *profession matrimoniale*! Pends-toi, brave Crillon!

C'est un déshonneur pour les filles de n'être pas fiancées à l'âge de dix ans.

Lorsqu'on se dispose à faire les fiançailles, les parents du garçon avertissent ceux de la fille de fixer le jour, et lorsqu'il est arrivé, l'entremetteur de mariage, accompagné de deux hommes et de deux femmes, se présente à la maison de la fiancée avec les présents d'usage renfermés dans différents paniers. Dans l'un, est la promesse de mariage, autour de laquelle sont placés différentes espèces de fruits. Aux quatre coins du panier, sont des piastres rangées en piles. Un autre panier contient un jambon frais pesant environ 12 livres. Un troisième renferme du vermicelle.

A l'arrivée des porteurs, on tire des pétards en signe de réjouissance; alors, la fiancée paraît et partage le jambon aux personnes présentes. Elle envoie ensuite au futur époux des présents de la valeur de ceux qu'on lui a offerts.

Après les fiançailles, le père de la fille ne tarde pas à demander de l'argent à son gendre futur. La somme la plus modique pour prix d'une femme est d'environ 40 piastres. Le prix le plus ordinaire est de 70 à 80 taëls; le taël vaut environ 35 piastres. Le futur époux n'obtient sa femme que lorsqu'il a payé entièrement le prix convenu, sans compter les frais de nocce.

Le jour du mariage étant arrivé, le courtier, accompagné des porteurs de palanquin, prend les devants, après avoir toutefois consulté l'astrologue, pour savoir si le jour est heureux ou néfaste; dans ce dernier cas on se munit d'une grosse pièce de chair de porc crue, afin que le démon, qui sous la forme d'un tigre, penserait à contrarier la nocce, tout occupé de dévorer ce morceau, la laisse tranquille, et qu'il n'arrive rien de fâcheux.

De son côté, la fiancée, levée avant l'aurore, a fait une toilette complète; elle s'est parée de ses plus riches bijoux, de ses plus beaux vêtements. Le tout est recouvert de ce qu'on appelle l'habit de nocce; c'est une grande mantille dont elle est complètement enveloppée.

On l'affuble d'un énorme chapeau en forme de corbeille, qui lui couvre toute la figure, puis elle monte dans un palanquin rouge, suivit d'un ou plusieurs coffres de la même couleur, contenant son trousseau. Le plus souvent ce coffre ne renferme que de vieilles jupes et des chiffons sur lesquels on voit souvent pulluler, hélas! toute sorte de vermine, cortège peu poétique pour une mariée! Il est d'usage que toutes les personnes qui forment le cortège pleurent jusqu'à leur arrivée à la maison du mari; les pleureurs, qui suivent ailleurs les enterrements, suivent là les mariages. On s'arrête à

l'entrée de la maison, et loin de venir au devant de sa femme, le mari va s'enfermer dans une chambre. Le courtier vient l'y chercher pour le conduire au palanquin qui attend à la porte. Il en ouvre la portière, l'épouse sort, et après les trois genuflexions d'usage à la tablette des ancêtres, tous deux se mettent à table, servis par le courtier. Le repas terminé, les époux entrent dans leur chambre, et c'est seulement alors que le mari ôte le chapeau de sa femme et voit sa figure pour la première fois de sa vie. Qu'elle soit jolie ou laide, borgne, bossue, difforme, il doit en prendre son parti et paraître fort content de son lot, à moins qu'il ne préfère abandonner la dot, auquel cas il peut renvoyer la femme. La dot et la femme sont inséparables. La Chine n'est pas le seul pays où les choses se passent ainsi.

Après cet examen, les parents, amis et conviés sont admis à leur tour à contempler la nouvelle mariée; la fiancée est présentée à son beau-père et à sa belle-mère auxquels elle fait trois profonds saluts; ensuite, viennent les visites de cérémonie aux autres parents et invités, et la fête se termine par quelque farce jouée par des bateleurs de profession.

La gravité chinoise n'admet ni les danses, ni cette gaieté qui sont le complément habituel de nos mariages; mais d'un autre côté, ils se permettent sans scrupule ces propos peu mesurés qui font horreur aux honnêtes gens.

De tels mariages, conclus au hasard, n'ont rien de bien attrayant; mais si leur fortune leur permet de nourrir plusieurs femmes, la polygamie est légalement permise aux Chinois. Les riches regardent cette tolérance légale comme une compensation. Ils peuvent espérer, à la fin, de trouver dans le nombre une femme à leur gré.

Un mois après la nocce, la jeune épouse est ramenée dans sa famille par son mari, qui l'y laisse pendant quatre ou cinq semaines. Durant ce temps, elle reprend ses occupations de jeune fille et sert ses parents comme elle le faisait avant son mariage; mais ensuite, si parfois elle vient visiter ses parents, on ne la regarde plus alors que comme une étrangère.

Voici donc la Chinoise mariée; son mari est-il enchaîné à elle pour toujours? Non pas; la loi a prévu sept cas dans lesquels un Chinois peut renvoyer sa femme. Elle est répudiable:

- 1o Si elle manque de soumission envers son beau-père ou sa belle-mère;
- 2o Si elle n'a point d'enfant;
- 3o Si elle a une conduite légère;
- 4o Si elle a une maladie incurable;
- 5o Si elle est jalouse;
- 6o Si elle est voleuse;
- 7o Si elle parle trop.

Un moraliste mal appris dirait qu'il y a bien des femmes fort heureuses de ne pas être des Chinoises!

Une fois mariées, les femmes peuvent se montrer, soit dans les rues, soit à leurs balcons; mais si leur mari est tant soit peu riche, quand elles sortent, elles ont des chaises à porteur et jusqu'à vingt porteurs à la fois suivis de domestiques.

Quant à ces chaises à porteurs, il faudrait la plume d'un poète pour peindre la variété des couleurs, des draperies, des rubans et autres ornements qui parent ces voitures. Ce qui manque en fait de goût est remplacé par la richesse et la somptuosité. C'est le mot de cet ancien: "Tu l'as fait riche, ne pouvant la faire belle."

A. VIR.

PLAISIR D'AMOUR.

Impossible de rien trouver dans cette abominable mesure où nous retenait prisonniers une plus abominable averse ; et nous étions presque résignés, Domin et moi, à mourir de faim pour un jour, quand, parmi les gloussantes protestations de trois ou quatre maigres poules réfugiées sur la maîtresse poutre du hangar, nous vîmes Anselme reparaitre, superbe, les cheveux irradiés de bûns de paille, et tenant au creux de ses mains unies en corbeille une douzaine d'œufs qu'il avait dénichés.

Avec un restant de pain bis découvert au fond de la huche, ceci nous promettait sinon un repas confortable, du moins de quoi satisfaire nos appétits.

Le beurre, hélas, faisant défaut ainsi d'ailleurs que le lard et l'huile, il fut immédiatement décidé que l'on mangerait à la coque ces douzo œufs providentiels.

Mais qui allait se charger du soin de les cuire ? L'opération est délicate ; tout d'abord je me récusai. Domin en fit autant. Quand au brave Anselme... écoutez ce que dit Anselme :

« Des œufs à la coque ? rien de plus simple ! et sans présomption je garantis de les réussir. Seulement... »

— Ah ! il y a un seulement.

— Oui !... Seulement il me faudrait une guitare. »

Cet Anselme était positivement fou : une guitare pour cuire des œufs ? Quelle association d'idées singulière !

Du reste, comme la faim pressait et qu'aucun de nous n'avait de guitare sur lui, on prit le sage parti de cuire les œufs au petit bonheur, en les fourrant tout simplement dans de l'eau bouillante. Tant pis si, par manque d'expérience, nous n'obtenions que des œufs durs à la place des œufs laitieux et crémeux que rêvait notre gourmandise.

Et, pendant que le feu s'allumait, ce qui fut long, car un bon quart d'heure durant le bois vert et mouillé vomit des flots d'épaisse fumée où ne brillait aucune flamme, pendant que dans la lourde marmite de fonte l'eau faisait des façons pour bouillir, Anselme plaisantait amicalement au sujet de ses étranges procédés culinaires, eut tout le temps de nous expliquer quels rapports existaient à son point de vue entre la guitare et la cuisson des œufs.

— « Riez, soupirez Anselme, riez !... Ce qui vous semble si comique éveille en moi tout au contraire des souvenirs pleins d'intime mélancolie. C'est ainsi : les œufs me font songer à la guitare, la guitare à cousine Annette ; et, remontait le courant des jours disparus, je me vois tout gamin dans un grand salon tendu de perse aux couleurs claires, s'ouvrant de plain pied sur un jardin peu cultivé qui foisonnait d'herbes folles, avec de hautes roses trémières au calice desquelles mille bourdons toujours bourdonnant et pareils à une bande de pâtisseries ivres, s'enfarinaient de pollen d'or. »

C'est là qu'habitait cousine Annette. Agée de près de quatre-vingts ans, au fond elle était ma grand'tante ; mais je l'appelais cousine Annette, comme tout le monde, parce qu'en effet, chaque année nouvelle, au lieu de la vieillir, lui apportait pour ainsi dire un surcroît de grâce enfantine. Petite, de la taille qu'on rêve aux fées, son corsage restait souple et mince. Ses cheveux blancs étaient si fins, avec de si vivants reflets qu'ils paraissaient blonds au soleil et sous les lumières. Avec cela fort coquette de son pied mignon que volontiers elle montrait, et de sa main un peu amaigrie où les bagues de femme ne tenaient plus, ce qui l'avait obligée, depuis quelque temps, à reprendre ses bijoux de jeune fille.

De même, et par suite sans doute d'un mystérieux rayonnement, tout paraissait jeune autour de cousine Annette : le fauteuil orné de deux sphinx, les chaises en forme de lyre, la grande commode et ses cuivres, l'étrange meuble à colonnettes représentant le temple de Vesta qui lui servait de table à ouvrage, et les vieux livres qu'elle lisait, et les vieilles chansons qu'elle chantait d'une voix faible, mais doucement vibrante.

Dans la naïveté de mon cœur d'enfant, je nourrissais à l'endroit de cousine Annette, un sentiment mal défini, plus voisin à coup sûr de l'amour que de l'amitié.

Aussi pour rien au monde, ni pour une course, l'hiver, le long des routes sonores et dures, quand la glace feuilletée en vitres craque sous le pied dans les fossés, pour rien au monde je n'aurais voulu manquer l'extraordinaire déjeuner que chaque jeudi, m'offrait chez elle cousine Annette.

Du pain frais, du beurre et des œufs... (Œufs exquis et cuits en musique !

Comment cela ? Vous allez voir.

Il est, comme chacun sait, différentes façons de cuire les œufs à la coque. Certaines personnes présomptueuses osent s'en fier à leur seul instinct. D'autres comptent jusqu'à deux cents, trois cents. D'autres encore, pour mesurer les minutes, emploient le sablier ou bien un chronomètre muni d'une aiguille trotteuse. Les dévotes et les sœurs tourières arrivent au même résultat en égrenant des *Pater* et des *Ave*. Cousine Annette, d'esprit toujours original, avait imaginé pour cuire ses œufs une cérémonie vraiment gaie où je jouais mon rôle.

Cousine Annette jouait sa guitare. Assis sur un tabouret bas, moi j'avais pour consigne de tenir les œufs prêts et de surveiller la bouilloire.

— Cousine Annette, l'eau commence à rire !... »

Et, pinçant légèrement les cordes, cousine Annette préludait.

— L'eau prend le galop, cousine Annette !... »

Alors cousine Annette, le regard au ciel, la voix émue, commençait la naïve romance de Florian mise en musique par Martini :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
Chagrin d'amour dure toute la vie !
J'ai tout quitté pour l'ingrate Silvie,
Elle me quitte et prend un autre amant.

A ce moment, je devais laisser tomber les œufs dans l'eau, et cousine Annette continuait en multipliant les arpèges :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment !...
Tant que cette eau coulera doucement
Vers ce ruisseau qui borde la prairie,
Je t'aimerai, me répétait Silvie.
L'eau coule encore, elle a changé pourtant !

Là-dessus, je retirais la bouilloire, cousine Annette reprenait avec plus de sentiment et d'âme :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
Chagrin d'amour dure toute la vie !

Et triomphalement, faisant ma partie au refrain, sans bien comprendre—je l'ai su depuis !—ce que cet air du temps passé évoquait pour cousine Annette de rêves et de doux regrets, j'emportais les œufs cuits à point dont nous nous régaliions en tête-à-tête dans de délicieux coquetiers où se voyaient, or sur fond bleu, des couronnes de myrte, des bouquets de roses, des colombes se becquetant des amours jouant du tambourin, des luths, des musettes et des flûtes.

Un jour—cousine Annette, ce matin-là, plus attendrie qu'à son habitude, m'avait montré, dans les tiroirs de sa commode, toutes sortes de souvenirs, un bouquet desséché, des lettres liées de faiveurs et le portrait d'un bel officier en costume de hussard rouge—un jour, faisant cuire nos œufs, il me parut que cousine Annette ralentissait par trop la mesure, et je songeais à part moi : les œufs seront durs !

Les œufs n'étaient pas durs, mais ils se trouvèrent mollets.

— Je n'y comprends rien, disait cousine Annette, voilà bien la première fois que *Plaisir d'amour* me joue ce tour-là... Et souriant toujours, mais légèrement attristée :—Peut-être un peu d'émotion ? et puis il faut croire qu'on se fait vieillir !... »

C'est le lendemain de ce jour que cousine Annette mourut. »

PAUL.

LES ROMANS FÉMININS.

Qui lit des romans en fait, au moins dans son fauteuil. Et parmi les romans que je lis, j'en demande pardon à nos maîtres, les romans écrits par les femmes sont ceux que je préfère. La forme en est presque toujours inférieure à celle des livres virils. Mais qu'importe ? Les hommes mettent dans leurs romans les observations de leur esprit : les femmes y laissent échapper le secret, plus intéressant, de leur cœur. Certes, la leçon savante faite par le docteur au lit du malade a sa valeur : mais c'est du malade seul qu'on obtient ces mots profonds qui éclairent le diagnostic. La littérature de nos jours (que ce soit un bien, que ce soit un mal, la chose est délicate à dire), vit presque exclusivement sur l'amour. Le témoignage des femmes devient donc chose d'une importance capitale, et ce témoignage, elles l'apportent dans leurs livres. Bien plus même qu'une organisation politique ou économique, notre siècle semble chercher, avec une ardeur inquiète, une formule de morale pour la passion. La vieille religion de l'amour, divisée jadis en deux grandes sectes seulement, les partisans de l'amour sévère et les partisans de l'amour joyeux, a vu naître et pulluler toutes sortes d'hérésies, dont quelques-unes fort singulières. C'est sur ces hérésies qu'il est bon de consulter les femmes, qui en sont les inventeurs ou les complices. Aussi, parmi les livres que la bonne grâce des écrivains renouvelle sur ma table, je vais d'abord à ceux qui ont dans leurs pages, mêlé à la bonne senteur de l'imprimerie, quelque subtil parfum féminin.

Cette odeur féminine est, en littérature, une bonne odeur de vérité. Les femmes ne posent pas quand elles écrivent ou, du moins, se dissimulent si mal qu'il faut tenir leur maladresse pour sincérité. Elles ont, plus que les hommes, le courage de leurs opinions, y compris l'audace de la révolte. Il est des romans de maîtres (je citerai *l'Éducation sentimentale* de Flaubert) qui laissent derrière eux la carrière ouverte aux discussions et aux gloses. On a écrit des volumes pour expliquer comment l'illustre écrivain entendait la vie et les passions dont elle est faite ; on a fouillé jusque dans les mystères de son organisation malade, et le problème n'est pas tout à fait résolu. Ouvrez, au contraire, un livre de femme. En cinquante pages, vous saurez ce que son auteur pense et, particulièrement, ce qu'est son idéal de l'amour et quel rôle il réserve aux passions pour faire la vie heureuse, ce qui est le but d'un siècle désabusé ou éclairé qui n'ose presque plus défendre la vertu autrement qu'en disant les joies qu'elle donne !

J'ai sur ma table, entre autres livres féminins

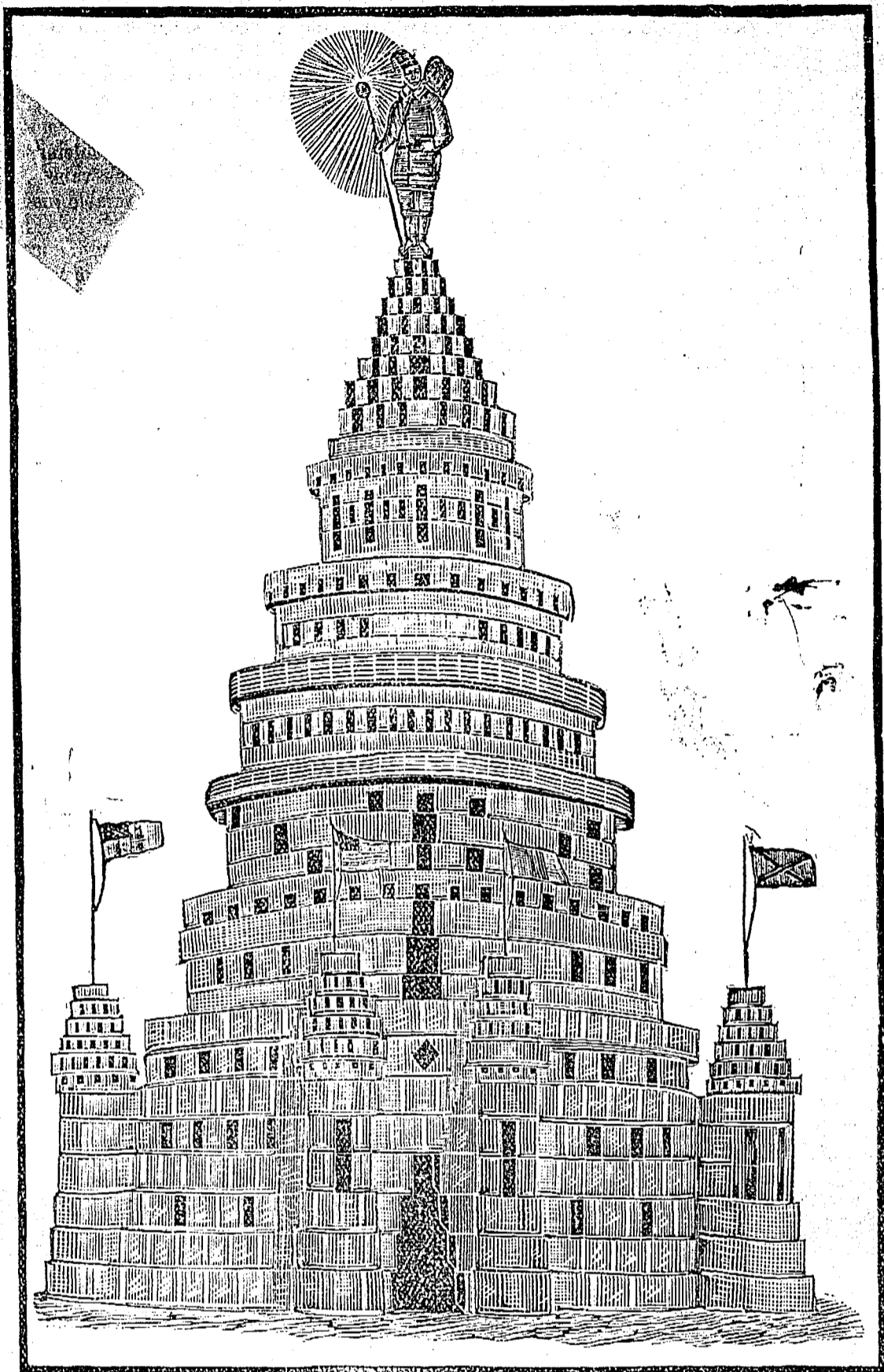
sur qui je reviendrai un de ces jours, deux livres de femmes, dont je veux parler ensemble, car ils montrent deux aspects très franchement divers. L'un est un roman de George de Peyrebrune, *Une séparation*; l'autre un recueil de nouvelles de Mme Jeanne-Thilda. Ces nouvelles, sont des courts récits, piquants ou mélancoliques, qu'une main de femme élégante n'a pas lancés dans le monde sans leur faire un bout de toilette un peu précieuse. Mais c'est tout autre chose de sentir et de voir la fleur isolée ou de tenir en main et respirer le bouquet. Des articles isolés sont la distraction d'un moment: le livre seul qui les réunit laisse une impression durable.

Le roman de Mme de Peyrebrune est fort simple. C'est une histoire d'amour, aux incidents peu nombreux, ordinaires même, et c'est, on le sait, on pourrait dire, l'histoire de tout le monde arrivée à des êtres qui ne sont pas tout le monde.

Ces choses sont, en maintes parties, très bien dites. Mais je ne fais pas, ici, de compte-rendu de livres; je passe rapidement sur des mérites du style ou l'ingéniosité des épisodes. Des romans dont je parle, je ne prends que l'essentiel, le document moral. Ce qui me touche, c'est de savoir quel est de nos jours, l'idéal de la femme! Il y a deux siècles, Mme de Lafayette écrivit le roman de l'honnête femme, et la princesse de Clèves se retire au couvent pour ne se marier. Cent ans plus tard, l'honnête femme, c'est la présidente de Tourvel, qui meurt de désespoir. L'honnête femme aujourd'hui, après avoir essayé de l'amour platonique, ne meurt pas. La vertu, successivement, a été la foi, la passion et a fini par être la raison. C'est la raison, en effet, qui domine le caractère de Phénoine de Mme de Peyrebrune. L'idée du devoir, très vive en son cœur, reste relative. Elle devient coquette quand l'intérêt le lui conseille, et elle cesse d'être amoureuse quand la raison l'en dissuade. Ceci est bien caractéristique, et l'indication est précieuse. Ni grand sacrifice, ni grande folie: c'est ainsi que le monde entend la vertu de nos jours. Madeleine est dans la note du jour, et si bien que Mme de Peyrebrune a, très finement, constaté que sa dondante obtient l'applaudissement du monde. J'applaudis aussi, (car il faut bien aimer la raison!) mais au fond du cœur, je regimbe! Je garde je ne sais quelle incurable sympathie pour les femmes déraisonnables qui ont porté jusqu'à la mort, l'amour dans leur cœur.

La raison n'a rien à faire avec les héroïnes des *Péchés capitaux*, dont Mme Jeanne Thilda nous dit les aventures. Ce sont des créatures d'instinct et de sentiment, que l'amour tient par les cheveux et fait marcher au fouet, comme les femmes peintes à la fresque pompéienne. Où les conduit-il? Parfois au naufrage, à la mort; parfois aussi, quelque étranges que soient les chemins, au port du mariage. Là, dans le roman, le devoir met sa règle, qui finit par triompher de l'amour! Ici, dans le livre de nouvelles, l'Amour, en sa qualité de Dieu, ne trouve de règle qu'en lui-même. Il a des cruautés sans pareilles, mais aussi des délices incomparables! C'est une autre déposition de femme: là, le bonheur et le sacrifice sont pesés dans les balances de l'esprit: ici, le cœur, sublime étourdi, joue constamment son aventure de *Risquons-Tout*! Je dirais volontiers que, dans ces livres divers, la morale sociale est opposée à la saine morale.

Ce qui me charme, en ces récits courts et doux comme un caprice, c'est qu'ils sont tempérés par un sentiment souvent exquis et délicat. Il en est de tout-à-fait plaisants et satiriques, et une femme seule, peut-être, pouvait nous offrir certains tableaux où s'allie la religiosité à la mode avec l'éternelle faiblesse des cœurs. Il en est où revit le sens poétique du paganisme, comme ce conte où une femme se fait statue pour recevoir, sous l'ombre nocturne du parc, la caresse d'un amoureux



La Condora.

timide. Il en est plusieurs de dramatiques et d'amers. Nous sommes un peu, en ce siècle, semblables à ces épicuriens de Rome qui plaçaient une image de la Mort dans la salle du festin. Nos histoires d'amour sont souvent traversées de visions funèbres. Est-ce un avertissement qu'il faut cueillir les jours et cueillir les nuits? Est-ce un avertissement de ne pas attacher de prix à ce qui est périssable? Vous le prendrez comme vous voudrez. Mais je constate dans ce livre, librement écrit, où la passion et le scepticisme se succèdent, comme des anneaux d'une même chaîne soudés par le métal, que, parfois, le seul sentiment sait, sans que la raison s'en mêle, mener les cœurs au sacrifice. Il y a, ici, de gaillardes histoires et des histoires édiifiantes aussi, et d'autant plus qu'elles n'en ont pas trop l'air. Pour un baiser volé et qu'on pardonne, on trouve aussi un baiser qu'on offre et qu'on refuse. Colette, qui meurt pour garder son secret; Lisette, qui sacrifie son amour à

vieux parents, sans pouvoir, en échange, obtenir une espérance, sont d'instinctives héroïnes qui vont au devoir comme d'autres au plaisir. Voilà comme nous sommes, semble nous dire l'auteur: faites de contradictions et de contrastes, et souvent si prompts et irresponsables en nos solutions, que, là-haut, dit une légende, quand on pèse dans la balance les âmes légères des femmes, la balance ne penche ni du côté de Dieu, ni du côté du Diable! Si bien que l'Eternelle Justice, fort embarrassée, renvoie les femmes sur la terre, où nous les adorons, roussies d'un côté par les flammes de l'Enfer, illuminées d'un autre par les rayons du Paradis!

Québec.

NESTOR.

MON RÊVE!

J'ai beaucoup rêvé dans ma jeune vie, et faut-il le dire? ils se sont tous envolés ces rêves comme les feuilles d'automne emportées par le vent...

Ils étaient pourtant bien beaux, purs comme l'azur du ciel, doux comme la brise du soir, brillant et suaves comme la rose à son matin; mais s'ils avaient la beauté de la fleur, ils en avaient aussi l'éphémère parfum.

Un seul que la déception n'a pas effleuré de son souffle glacial est resté au fond de mon âme, et l'éclaire comme un lumineux rayon. Il naquit au jour d'ennui, un jour que mon âme lassé aspirait à d'autres horizons, à un calme dont la douceur lui avait été jusqu'alors inconnue. Ce rêve, il pourra paraître étrange, excentrique même, mais que m'importe? L'imagination est une habile fée qui, de son pinceau magique, sait revêtir les objets des couleurs les plus séduisantes, et faire jaillir la lumière là où on ne verrait que de l'ombre.

C'est, bâtie dans quelque site pittoresque, une blanche et gracieuse maisonnette, à la façade enguirlandée de lierre et de plantes grimpantes. D'un côté, elle sera ombragée par un frais bosquet aux arbres touffus, puis, au loin s'étendra la mer déployant au Soleil d'or sa nappe azurée, et sillonnée par des voiles blanches et légères; quelques fleurs mignonnes orneront une terrasse, et l'imprégneront de leurs suaves parfums. Rien ne viendra troubler le silence de ma délicieuse retraite, si ce n'est le murmure de quelque limpide ruisseau caché sous la mousse, ou les harmonieux concerts des oiseaux, dont j'espère voir, en grand nombre, les palais aériens dans mon futur domaine. Enfin, c'est une sorte d'île de Calypso que je rêve, moins l'immortalité cependant, car hélas! que ferais-je s'il me prenait envie de changer? Je n'y voudrais pas non plus la présence du divin Cupidon, à qui d'ailleurs on élève assez d'autels.

Loin d'ici, petit dieu cruel et trompeur qui se rit des coups que la malice se plaît à lancer! Sous un charme irrésistible, tu caches ta perfidie; mais tes flèches acérées ne manquent jamais leur but, et font souvent des blessures que nul baume ne saurait guérir. Si charmante que m'apparaisse ma vie solitaire, j'y renoncerais sur le champ, si tu devais un jour y exercer ton tyrannique empire!!

Isolée dans mon Eden, je n'y serai cependant pas seule, j'aurai pour compagnie le souvenir des êtres aimés, surtout la nature qui, dans ses grandeurs infinies, parle à mon âme un langage tout divin.

Oh! oui; je t'aime, belle et majestueuse nature, je t'aime dans tes riants tableaux, tes milles voix si douces qu'elles font rêver des harmonies du ciel, et je voudrais avoir les sublimes accents du poète pour célébrer tes beautés. On élève l'âme vers Dieu, et tu donnes une idée de la magnificence et de la bonté de ton Créateur.

Aussi, j'aurai des livres, ces amis fidèles qui nous font toujours gracieuse réception, malgré quelque-fois notre indifférence à leur égard; avec eux je m'entretiendrai de Dieu, de l'art et de la nature.

A peu de distance de ma demeure, sur la lisière de quelque petit bois, j'aimerais à voir se dessiner dans l'air la flèche élançée d'une modeste chapelle, au portique recouvert de mousse. A l'heure où les pâles clartés du crépuscule se répandent sur la terre, je dirigerais mes pas vers ce petit temple rustique pour offrir à Dieu un dernier hommage d'adoration et d'amour. Là, agenouillée au pied de l'autel de la douce Vierge Marie, décorée, par mes mains, de verdure et de fleurs, je répandrais mon âme entière dans une ardente prière.

A mon retour, il me serait donc de jouir sur mon balcon de l'imposant spectacle que nous offre une belle nuit d'été, quand l'air est pur, que des

milliers d'étoiles, comme autant de diamants, scintillent dans la voûte des cieux, et que la voix du rossignol, comme un écho mélodieux retentit au milieu de la nature silencieuse.

Tous les jours verraient se renouveler une semblable félicité, et mon existence s'écoulerait calme et paisible, loin du monde et de ses vains bruits. Pourquoi, hélas! un destin favorable ne m'en permet-il pas la réalisation?

O vous tous qui lirez mon rêve, ne le trouvez-vous pas digne d'envie? Ne trouvez-vous pas qu'il est le plus charmant idéal que l'on puisse rêver? Mais, si par malheur, il ne vous souriait pas, vous n'avez qu'à en former d'autre, c'est tout à votre aise dans le domaine de l'imagination.

NINETTE.

Fraserville.

"FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 19.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XXVII

Marsa Laszlo avait quitté la maison du docteur Sims. Elle était revenue calme, délivrée de sa stupeur, dans le logis de Maisons-Lafitte.

La malheureuse sortait de cette affreuse crise qui l'avait comme écrasée, avec l'atroce ennui qu'on a parfois de reprendre le collier de la vie après une nuit d'oubli dans le sommeil. Cette stupeur, qui eût pu la miner, l'emporter, et cette fièvre qui l'avait secouée, lui semblaient douces maintenant et enviables, comparées à ce châtement: *Vivre!... Vivre et penser!*

Et pourtant, oui, elle voulait vivre pour revoir Andras dont le regard, fixé sur elle, avait comme ranimé en son être la flamme intellectuelle éteinte. Elle voulait vivre, maintenant que la perception lui était revenue, maintenant qu'elle échappait à ce souffle de la folie d'où l'épreuve tentée par le docteur Fargeas l'avait tirée; elle voulait vivre pour arracher au prince une parole de pardon. Il n'était pas possible que son existence à elle se terminât sur la malédiction d'un tel homme. Il lui semblait que si elle se revoyait jamais en face de lui, elle trouverait en elle de ces cris de supplication désespérés qui font tomber sur une prière une absolution.

Certes—elle se le répétait àprement, à toute heure, maintenant que le supplice de penser, de sentir, lui était infligé—elle avait été infâme, elle aussi, presque aussi criminelle que Menko, en gardant le silence, en trompant,—elle avait trompé, elle qui haïssait le mensonge! Mais elle voulait bien faire comprendre au prince que le mobile de sa conduite c'était l'amour qu'elle avait pour lui! Oui, l'amour seul. Et quel amour! Affolé et sincère à la fois. Il n'y avait pas d'autre cause, pas à son impardonnable trahison. Il ne le croyait point maintenant, sans nul doute. Il devait l'accuser de quelque bas calcul, d'ambition ou d'intrigue vile. Eh bien, elle était certaine que s'il pouvait la revoir encore, fût-ce une minute, elle lui prouverait qu'il n'y avait chez elle que l'exaltation de sa passion pour lui.

—Qu'il sache cela, du moins, et qu'il me fuie pour toujours ensuite! Pour toujours! Mais qu'il ne me méprise pas, comme il doit le faire, plus que la dernière des courtisanes!

C'était là maintenant l'espoir qui la rattachait à la vie. Au sortir de sa crise cérébrale, elle se fût tuée si elle n'avait eu soif de cet entretien nouveau où elle voulait mettre à nu son âme. N'osant pas

du reste reparaitre devant Andras, n'ayant même point la pensée d'aller vers lui, résolue à attendre,—du fond de sa solitude devenue plus farouche,—elle ne savait quelle occasion, quel secours du hasard, elle avait songé pourtant à Yanski Varhély.

Par Varhély, elle pouvait faire dire à Andras tout ce qu'elle voulait que son mari,—son mari! ce mot faisait frissonner de honte lorsqu'il venait à sa pensée,—apprit sur la cause de son crime. Elle écrivit au vieux Hongrois. Ne recevant pas de réponse, elle quitta Maisons-Lafitte, un jour, et alla droit chez Varhély. On ne savait où était "M. le comte", mais M. Antonio Valla pouvait lui faire parvenir ses lettres.

Alors elle supplia l'Italien d'expédier à Varhély une sorte de longue confession, où elle lui demandait son aide, à lui, pour obtenir du prince l'entrevue souhaitée.

La lettre arriva à Yanski pendant qu'il était à Vienne. Il y répondit par un mot glacial, mais qu'importait à Marsa? Ce n'était point la rancune de Varhély, c'était le mépris de Zilah qu'elle redoutait. Elle supplia, de nouveau, dans une lettre où débordait toute son âme, Varhély de revenir, d'être là, quand elle dirait au prince tous ses remords—ces remords qui la tuaient, qui faisaient de sa beauté détestée quelque chose comme un spectre, la fiancée d'Andras n'ayant plus rien de vivant en elle, rien que des yeux emplis du feu de la fièvre.

Et il y avait une telle sincérité, des cris éperdus si déchirants dans ces lettres où sanglotait une conscience, que, peu à peu, en dépit de sa rude écorce difficile à amollir, le soldat, plus accessible à l'émotion qu'il ne voulait le laisser paraître, grommelait dans sa moustache:

—Allons! allons!... Elle souffre. C'est déjà quelque chose.

Il répondit à Marsa qu'il ne reviendrait que quand il aurait achevé une œuvre qu'il s'imposait d'accomplir comme il se fût donné un mot d'ordre; —et, sans rien expliquer à la Tzigane, il ajoutait à la fin de sa lettre ces mots qui se posaient maintenant comme une énigme et comme un espoir vague, inexplicable, mais ardent, devant Marsa:

—Et souhaitez que je revienne bientôt!

Le lendemain du jour où il avait envoyé cette lettre à Maisons-Lafitte, Varhély recevait du comte Ladany une invitation à se rendre au ministère sur-le-champ.

Le comte Josef lui tendit une dépêche. Le ministre des affaires étrangères de Russie télégraphiait à Son Excellence son collègue, à Vienne, que S. M. le Tzar consentait à la mise en liberté du comte Menko, impliqué dans l'affaire Labanoff. Ce Labanoff partirait sans doute pour la Sibirie le jour même où le comte Menko recevrait un passeport et une escorte pour la frontière. Le comte Menko avait choisi l'Italie pour lieu de retraite. Il se mettrait en route, à destination de Florence, le jour même où Son Excellence recevait cette dépêche.

—Eh! bien, mon cher ministre, dit vivement Varhély, mille fois merci. Et avec mes remerciements, mes adieux. Je pars, moi aussi, pour Florence.

—Tout de suite?

—Tout de suite.

—Vous y arriverez avant Menko.

—Je suis pressé, dit Varhély en souriant.

Il alla au télégraphe en sortant du ministère et expédia une dépêche à Antonio Valla, à Paris. Il pria le vénitien de le rejoindre à Florence. Valla lui avait fermement dit, répété, de compter sur lui.

Varhély quitta Vienne, certain de retrouver à Florence l'ancien ministre de Manin. Celui-là n'a pas changé, pensait-il, songeant à Josef Labany.

Puis il se répétait qu'après tout, l'ancien chef de

légion avait raison et que, sans lui, Menko lui eût échappé certainement.

—Ladany a pris le temps comme il est ; Zilah et moi nous le souhaitons comme il devrait être. Qui a raison ?

Alors, tandis que le train l'emportait vers Venise, il pensait. Bah ! mieux valait encore être des dupes comme lui, comme Zilah, et mourir en conservant ; ainsi qu'un drapeau non rendu, son rêve intact !

— Mourir ?...

Oui ! Après tout Varhély allait peut-être mourir ; mais, quel que fût le sort qui l'attendait au bout du voyage, il trouvait le chemin bien long et la vapeur bien lente.

A Venise, il prit le train qui menait en Lombardie puis en Toscane.

A Florence Antonio Valla l'attendait.

Le petit homme savait déjà sur Michel Menko tout ce qu'il importait de savoir. Avant d'aller à Londres, Menko, au retour de Pau, après son voyage, s'était retiré à Pistoja, dans une petite maison où, sans nul doute, il viendrait s'enfermer encore en quittant Varsovie.

C'était, sur la route de Florence, une maison accrochée au flanc d'un coteau et tapie dans les oliviers gris. Menko y avait déjà passé quelques mois dans une solitude entêtée et âpre, fermant sa porte, demeurant là comme dans un autre. Évidemment le comte y reviendrait. Varhély et Valla attendaient à l'hôtel. Valla serait averti du retour de Menko comme il l'avait été de cette retraite à Pistoja. Un Vénitien de ses amis qui habitait la petite ville le tiendrait au courant du retour du comte hongrois.

Menko descendait en effet à Pistoja trois jours après l'arrivée de Varhély.

— Demain, dit Yanski, vous m'accompagnez chez Menko, mon cher Valla.

— Avec plaisir, répondit le petit homme.

La maison de Menko était assez éloignée de la gare, au bout de la ville.

De la grille, donnant sur le jardin, on avait arraché la sonnette comme pour bien montrer que l'hôte du logis tenait à n'être pas dérangé. Il fallut que, de ses mains rudes, Varhély secouât les barreaux pour que l'on vint ouvrir. Le domestique qui se présenta était un Hongrois, encore coiffé du chapeau national, aux bords de feutre retroussés.

Il gardait le logis en l'absence du comte.

— Mon maître n'est pas visible, répondit-il lorsque Yanski lui eut demandé si le comte Menko était là.

Varhély avait parlé italien.

— Va dire à Menko Mihaly, dit-il cette fois en langue hongroise, que c'est le comte Varhély qui vient le trouver de la part du prince Zilah !

Le domestique revint alors, s'empresant vive, et, la grille ouverte, Yanski Varhély et l'Italien Valla se trouvaient face à face avec Menko.

Varhély ne l'eût point reconnu.

Ce jeune homme élégant, à tournure de hussard avec sa sveltesse de valseur, avait vieilli brusquement : les tempes déjà grises, les cheveux devenus plus rares et longs maintenant, rejetés en arrière, sans ce soin correct de l'ancien attaché d'ambassade. La barbe, poussée tout entière sur des joues maigres, où les os des tempes faisaient saillie, enlevait à la moustache ce retroussis fier d'autrefois.

Et Michel, lui, regardait entrer dans le petit salon où il se tenait Varhély, plus blanc que sa chevelure, comme il eût vu s'avancer vers lui une chose attendue, un spectre, un châtement que ne l'étonnait pas. Il restait froid, avec des yeux fiévreux.

Il se tint debout, Yanski allant droit à lui pendant que le petit Angelo Valla, très ému, tortillait machinalement son menton frais rasé.

— Monsieur, dit Varhély, il y a déjà des mois que j'attends avec impatience l'heure où nous som-

mes. Je vous ai cherché, vous n'en doutez point.

— Je ne me cache pas, répondit Menko.

— Je me demande alors ce que vous alliez, vous, chercher à Varsovie !

— L'oubli, dit la voix triste du jeune homme.

— Ce simple mot, — le mot de Zilah — qui glissait sur Varhély comme une larme sur une armure, fit à Valla une impression singulière. Il y sentait comme l'écrasement invincible d'un remords.

— Ce que vous avez fait ne s'oublie point, dit Yanski.

— Pas plus que ce que j'ai supporté.

— Vous m'avez fait le complice de l'infamie la plus lâche qu'un homme puisse commettre. Je viens vous en demander raison.

Michel avait baissé les yeux sous l'outrage, son visage maigre devenant tout blême, et sa lèvre inférieure, prise d'un tremblement soudain ; mais il ne dit rien. Il regarda froidement le vieil homme aux moustaches grises, et après un moment, laissant tomber ses paroles une à une :

— Je suis à votre disposition pour tout ce que vous voudrez demander... exiger, dit-il, en appuyant sur le mot. Je tiens seulement à vous assurer que je ne voulais pas vous mêler à un acte que je regardais comme une nécessité cruelle... Je voulais, me venger... Mais je voudrais que ma vengeance n'arrivât pas trop tard... et quand ce que je prenais le droit d'empêcher était devenu irréparable !

— Je ne comprends pas très bien, fit Varhély.

Michel Menko regardait Valla comme pour savoir si, devant l'ancien ministre, il pouvait tout dire.

— M. Angelo Valla était le témoin du mariage du prince Andras Zilah, dit Yanski.

— Je connais monsieur, fit Michel.

Et il salua.

— Eh bien ! dit-il brusquement en donnant à ses paroles un accent inattendu, il y avait un homme que j'admirais, que je respectais et que j'aimais. Cet homme m'arrachait, sans le savoir, la femme qui avait été la folie, le rêve et la douleur de ma vie. J'ai tout fait pour que cette femme ne portât jamais le nom de cet homme.

— Vous avez envoyé au prince les lettres à vous écrites par cette femme, et cela vous l'avez fait lorsque la Tzigane était devenue princesse Zilah !

— Elle avait voulu me jeter à ses chiens comme un gibier. J'étais devenu fou de rage. Je voulais lui arracher son rêve à elle aussi. J'avais donné ces lettres à mon domestique avec l'ordre formel de les porter au prince la veille de la signature du contrat. A l'heure même où je m'éloignais de Paris, ces lettres devaient arriver entre les mains de qui de droit et lorsqu'il était pour lui temps encore de refuser son nom à cette femme.

— Eh bien ?

— Le domestique n'a pas obéi, on n'a pas compris. Cela, sur mon honneur. Il a gardé ces lettres vingt-quatre heures de plus que je lui en avais donné l'ordre. Et ce n'est pas elle que j'ai châtiée, c'est l'homme pour qui je me serais fait tuer, que j'ai frappé.

— Soit, dit Varhély froidement, il y a une fatalité de ce genre dans votre conduite. Votre laquais a mal compris vos ordres. Mais l'acte que vous commettiez n'en était pas moins d'un lâche. Vous vous faisiez une arme des lettres d'une femme, et de quelle femme ? — de celle que vous aviez trompée en lui promettant un nom qui n'était plus à vous !

— Êtes-vous ici pour défendre Mlle Marsa Laszlo ? demanda Michel, un peu hautain.

— Je suis ici pour défendre la princesse Zilah et pour venger le prince Andras. Je suis ici surtout pour vous faire payer la méchante action de m'avoir pris, moi, pour l'instrument d'une vilénie !

— Je regrette sincèrement... profondément, répondit Michel Menko. Et je suis à vos ordres.

Le ton de la réponse n'admettait point de réplique.

On s'était séparé.

Antonio Valla prenait alors un second à l'ambassade d'Italie et deux officiers de bersaglieri en garnison à Florence servaient de témoins au comte Menko.

Le petit Valla, inquiet, nerveux, répétait à Varhély :

— Tout cela est bel et bon... *ma*

— Mais quoi ?

— *Ma* s'il vous tue ? Le droit est le droit, je sais... je sais... *ma* les balles de plomb ne vont pas toujours nécessairement du bon côté...

— Eh bien, répondit Yanski Varhély, vous vous chargerez à la fois, mon cher Valla, d'apprendre au prince comment son vieil ami Varhély a défendu son honneur — et aussi de lui enseigner l'endroit qu'a choisi le comte Menko pour refuge... Je vais essayer de venger Zilah. Si je n'y réussis pas — *te-remtete!*... dit-il en jurant à la hongroise — c'est lui qui me vengera, voilà tout. Allons souper !

XXVIII

Le prince Zilah, dans sa solitude en plein Paris, se sentait envahi, absorbé par une pensée unique, une image impossible à chasser, un nom qui bruissait éternellement à ses oreilles, comme dans certaines hallucinations de l'ouïe. Marsa, l'adorée Marsa, cette Marsa qu'il revoyait, tantôt dans le rayonnement de sa robe blanche, tantôt avec la pâleur morbide de la promeneuse, dans le jardin de Vaugirard, Marsa s'était comme logée au fond de son être, emplissant son cœur tout entier, et, malgré les révoltes de cet homme, elle en chassait peu à peu, en dépit de la faute, en dépit de la chute, tous les autres souvenirs, toutes les autres passions.

Marsa, son dernier amour, puisqu'il n'avait plus devant lui que les années où les cheveux blanchissent, où la vie pèse de son poids alourdi sur les épaules de l'homme lassé ! Et non seulement son dernier amour, mais son amour unique.

Ah ! pourquoi l'avait-il aimée ? Ou, l'ayant aimée, pourquoi ne lui avait-elle pas avoué que ce misérable Menko l'avait trahie ? Qui sait ? Il eût pardonné peut-être, accepté cette jeune fille, veuve de cette passion.

— Veuve ? Non. Puisque Michel est vivant !...

Ah ! s'il était mort !

Et Zilah se répétait, avec des tentations farouches : " S'il était mort ! " C'est-à-dire s'il n'y avait pas eu entre lui, Andras, et Marsa, le souvenir abhorré de l'amant !

Eh bien ! si Menko était mort ?

Quand il se posait fiévreusement cette tragique interrogation, Zilah se rappelait en même temps Marsa, écrasée devant lui et ne lui donnant d'autre excuse que celle-ci, qui coulait comme une chaude effluve dans les veines de cet homme amoureux de la belle fille :

— Je vous aimais ! Je voulais être à vous !

Être à lui ! Des frissons lui passaient sur l'épiderme. Il avait la tentation de cette beauté, de cette jeunesse, de ces lèvres qui lui promettaient des baisers. Elle était maintenant sa femme, la belle Tzigane rencontrée chez la baronne Dinati ! Sa femme ! Il pouvait ou châtier, ou pardonner. Et il avait châtié, puisqu'il avait jeté Marsa à cette autre mort : la folie ! Et il se demandait s'il ne pardonnerait pas à la princesse Zilah punie, repentante, presque mourante.

Il la savait encore bien faible, en effet, à Maisons, où, guérie de sa crise, mais toujours malade, anémisée, elle vivait cloîtrée, faisant du bien, donnant des aumônes, priant... et priant pour lui, peut-être !

(A suivre.)



Le Lion de la Place-d'Armes.